

*De la fuite...*

1997... Une date de science-fiction, pensai-je alors. C'était tellement loin. Et moi ? Moi, j'ai l'âge de ce siècle... Un vieillard terminant ses jours. Un pauvre homme assis du matin au soir, courbé sur une canne de chêne. Mon visage n'a plus d'âge... bien plus de fines rides que de saisons vécues... Il a bu tant d'années. Mes os hurlent à chacun de mes gestes, craquant de douleur... Une rance odeur de renfermé m'enveloppe, comme émanant de ces terribles tâches brunes et jaunâtres parcellant mon visage, présageant depuis longtemps les quatre planches... Et cet incessant, ce terrible tremblement tressaillant ma main droite. Je ne puis qu'observer ma trouble ruine.

Je demeure là, dans ce nouvel été, parmi mes petits-fils et leurs enfants. La vie m'entoure, moi le mourant. Frémissante à mes côtés, Dame Nature annonce ma destinée... En ces dernières heures, tout me revient...

Cet homme à la fine moustache, au regard de fer-blanc sans sourire, se tenant si droit sur ces vieilles photos jaunies, était mon père. Son éducation militaire faisait de lui l'être le plus loyal et le plus patriote des revanchards de 71. « N'en parlez jamais, pensez-y toujours »... il ne vivait que pour se laver du souvenir de Sedan. Aussi est-il parti bien rapidement en cet été 14.

Ma douce mère, bien que sévère, s'occupait très catholiquement de Lisa et nous. Nous n'étions pas malheureux, même si l'imposante stature du père se dissipait par trop souvent dans l'éclat de l'uniforme en un fort lointain.

De mes premières années me revient l'autorité du père planant dans l'ombre d'une mère, autorité nécessaire puisque mes frères aînés, Luc et Mathieu, n'étaient guère des saints. J'ai découvert avec eux bien des lieux interdits, réalisé bien des tours pendables... Je me souviens de journées à la campagne, à la pêche, loin de cet instituteur grognon rejetant les mots d'excuses signés de Mathieu... le rouquin Monsieur Galipan. Je revois ces batailles d'épis de maïs dans les vastes champs, ainsi que ces courses haletantes afin de semer le fermier armer de sa fourche et de son terrible patois. Il y avait aussi cette voluptueuse voisine que nous épions au lever comme au coucher, et que notre mère qualifiait d'apostate et délurée. Toujours est-il qu'elle chantait divinement et portait de flamboyantes robes... Premiers songes, premières tentations... D'ailleurs, je suspecte Mathieu d'avoir donné chair à ses rêves.

Et puis il y avait Lisa. Elle ne supportait pas le prénom d'Elisabeth... Elle était la reine de nos jeux, la prisonnière à libérer, la belle de nos combats. Elle était l'enfant aux boucles blondes, la muse de la maison, la tendre coquette.

Elle pouvait pleurer, griffer... à son unique sourire, les trois frangins, se voulant des durs à cuir, fondaient comme de pauvres soupirants. Lisa obtenait tout ce qu'elle désirait. Une certaine noblesse au service d'un charme certain, et tout pliait. Combien de fois nous sommes nous battus pour la défendre ? Elle avait l'art de s'envelopper d'embarras...

Mais bientôt, toute cette belle famille, et mon enfance avec, allaient voler en éclat. Le chef de famille, mon père, périra la seconde année du conflit. Une balle vint se figer en son crâne au détour d'une tranchée, lors d'une percée près d'Arras. Puis Mathieu, engagé volontaire, fut soufflé par un obus, en mai 18. La maison familiale résonne encore des sanglots nocturnes de ma mère, qui ne survivra guère à son époux. Par la suite, j'ai toujours eu la sensation qu'il aurait été préférable que ce soit moi, l'enfant sacrifié à la patrie. Mathieu promettait tant...

Luc, quant à lui, fit une brillante carrière dans l'industrie automobile, créant de nouveaux prototypes, améliorant la sécurité... Mais j'ai perdu sa trace après la crise économique frappant fortement son domaine. Une insistante rumeur parlait de suicide.

Et Lisa... ma chère Lisa, dans sa dix-huitième année, convola avec un jeune avocat aux dents longues, et partit vivre aux Etats-Unis. La loi fut sa nouvelle protection. D'après le peu que j'appris, elle se fit un nom dans le monde de la mode outre-atlantique.

La Première Guerre mondiale ouvrit de telles plaies que la famille n'y résista pas. Nous évitant soigneusement les uns les autres, éludant ainsi la déchirure des cicatrices, nous nous perdîmes chacun dans nos vies, comme fuyant ce passé commun... à mon plus grand regret.

Dés décembre 1918, une triste enveloppe tricolore m'invitait à prendre l'uniforme afin d'accomplir ce que les autorités appelaient « mon devoir de citoyen ». Le surlendemain, j'embarquais à Bordeaux pour rejoindre Casablanca. A ma grande surprise, sans réellement comprendre, je me retrouvais, la semaine suivante, au sud du Haut-Atlas, encaserné pour vingt-trois mois au fort d'Aurillac. Déjà les jours lanternaient.

Perçant furieusement la Sahara, la redoute s'élevait seule face à l'Irhil M'goun. Sa brûlante pierre rouge, son abstraction du monde et son inflexible mutisme représentaient à mes yeux de piètre dandy, une effroyable absence de vie... de jupons surtout.

Curieusement, j'eus une abondante correspondance avec une amie d'enfance, Florence. Elle était d'un incorrigible caractère, repoussant les avances les plus sincères de bons nombres d'épris. Ses couettes faisaient un malheur chez les plus endurcis. Les premières lettres évoquaient les situations présentes et les souvenirs passés. Puis il y eut comme un léger flottement dans nos mots, comme une recherche tacite, une danse étrange... J'avoue que l'isolement du désert, la vie quotidienne du fort et sa coexistence virile m'ont sans doute poussé à de folles déclarations. Je rêvais de femmes et de douceurs, de soirées dansantes et de draps satinés.

De marches en exercices de tirs, de patrouilles en échauffourées, le courrier parfumé de Flo devint ma seule espérance, ma seule clarté de vie. Aussi, je courais chez elle, lors de Noël 19, recevoir le fruit de tant d'attente. Je n'ai jamais su pourquoi elle avait jeté sur moi son dévolu... mais j'avais besoin d'une telle présence, d'un port stable où me reposer de ces terribles mois. Ce désir de constance me frappa tout d'abord, puis j'imaginai avoir simplement mûri.

Les mois devinrent des semaines, les semaines des jours... Casablanca résonne encore de la beuverie finale, une quille d'alcool et de fumée trouble, de filles et de cris... Nous étions libres.

« Avec un peu de chance, pensais-je alors, il n'y aura plus de conflit jusqu'à mes quarante ans... ». 1921 offrait de bonnes perspectives de paix sereine... la Société des Nations, les nombreux monuments aux morts et ces puissantes associations d'anciens combattants dont certains membres n'étaient guère plus âgés que moi.

Je revenais de cette expérience marocaine bercé de la sensation d'avoir déjà bien vécu, d'être un homme... Quelle prétention!

Dès lors, la seule aventure qu'il me restait à découvrir, me semblait-il, était celle du mariage. Alors je me précipitais chez le père de Flo, demandais la main de sa cadette. Il ne me fit pas l'affront du refus, mais son œil ne m'était point favorable, ma situation n'offrant que peu de garantie.

Dès l'été 1921, Flo me disait « oui » devant l'autel d'une église normande. De la célébration, je n'ai que le souvenir de l'absence de ma famille, de la beauté de Flo dans sa robe blanche, au visage follement femme... elle avait abandonné sa tresse. Je me souviens aussi de son père s'asseyant sur mon haut de forme et de mon ridicule lorsque je m'en coiffais distraitement. Cette plaisanterie me poursuivie quelque temps.

Travaillant dans le commerce, Flo l'indépendante vendait étoffes, toiles et tissus dans un riche établissement des Champs-Élysées, tandis que je débutais chez un modeste imprimeur. L'année de notre union, Flo mit au monde Alain... Le petit bout de chou, là, dans mes bras tremblants et maladroits, me regardait sans remuer, tétant le vide. J'eus une sensation de vide ascensionnel. Plus tard, Flo me raconta que l'on me sortit de force de la maternité tant je riais et m'égosillais énergiquement.

Alain prit une part considérable dans ma vie sans relief. Flo ne travaillait plus que de temps à autres, mais une rumeur sourde s'insinua entre nous... un non-dit fatal. Je ne suis pas innocent. Niant l'écrasante responsabilité et refusant un ennuyeux dialogue, je retrouvais mes travers de mirliflore, courant les femmes dans les parcs et les bals.

Cependant, Flo tomba de nouveau enceinte. Alain attendait un camarade de jeux, mais ce fut Anna qui ouvrit ses yeux en 1923... Une petite fille... J'étais aux anges et notre couple reprenait de joyeuses couleurs, lorsque je découvris un mot doux dans une poche d'imperméable de ma femme, un mot explicite signé de son riche patron... Nous n'avons jamais parlé de nos tristes aventures, mais j'eus toujours un doute poignant quant à ma paternité vis-à-vis d'Anna... Doubte que je ne parvins pas à enfouir suffisamment. Elle ne le sentira que trop. Pendant qu'Alain découvrait tout un univers qu'il explorait avec ardeur et furie, Anna se faisait coquettement des couettes, à l'image de sa mère. Bientôt, à force de conneries, la vie devint insupportable pour Flo comme pour moi, mais surtout pour les enfants. Seul face à sa famille, je dus accepter un divorce terrassant. Je me sentais profondément trahi, moi le traître. Cette perfidie me blessa d'autant plus que le coup me fut porté sans l'avoir senti venir... *In cauda venenum* (Dans la queue le venin).

Ce retour à une brusque solitude me fut insoutenable. Certes, j'étais libre de gambader où bon me semblait, mais l'absence de mes deux chérubins séchait ces relations et mon quotidien. Plus de rires et de lourdes larmes, plus de « Papa, papa, dit pourquoi... ? » Je ne verrais plus les constantes conquêtes de mon fils, n'essuierais plus la bouche de ma gourmande Anna...

Loin de ce petit monde si vital, je sombrais dans les vices les plus sombres de la cité, aussi j'ai tout quitté avant de périr.

Ce fut ma première fuite... Sans remord ni regret... indifférent car le cœur sec.

*Nil admirari*... pour détestable devise.

Pendant près de trois années, j'enseignais la langue, l'histoire et les valeurs françaises en Algérie. Je me souviens de mon élan retrouvé, de ma fougue nouvelle et de ma fierté à participer à la mission « civilisatrice » de la France. Je me sentais utile... Quel idiot ! Je prenais part à l'exploitation d'une culture dissemblable. Certes, les razzias des tribus nomades du Sahara étaient mortelles et l'armée française se voulait sécurisante... à l'égard des populations ? Des intérêts métropolitains ? Pauvre insolent souffrant d'un médiocre instinct d'orgueil.

Malgré ces réflexions politiques de vieillard, le jeune homme que j'étais alors vécu là-bas dans une intense joie. Je me souviens de ma peau dorée au soleil, de ce sable infiniment fin, de cette générosité de chaque instant de vie.

L'intérieur du pays ma joué, quant à lui, un mauvais tour, bien différent de ma perception marocaine. A l'orée du désert, tout est si démesuré... Le vent déplace patiemment les dunes, la chaleur terrasse pesamment le plus vaniteux des mortels. Et ce silence... cette lourde solitude aliénant l'être le plus sain. Cette rencontre fit de moi un homme, au sens philosophique... capable de réflexion, de recul, prenant conscience de son être et de ses actes. Pour la première fois, rien ne fut plus comme avant. Mon regard s'était modifié et j'entrevois la futilité des uns, la fatuité des autres. Il faut être simple et solide pour revenir du Sahara. Le sable enseigne l'humilité, ses roses au parfum de cendre réveillèrent en moi cette peur, cet effroi inhérent et revenant toujours... ce que Heidegger nommait le « souci » de la condition humaine. Toute introspection trop attentive comporte ce risque d'anxiété naissante et dévorante. Je ne pense pas avoir atteint un tel degré de méditation, toujours est-il qu'une certaine lucidité voyait le jour en mon antre. Cette sœur de lumière traînant dans son ombre l'angoisse la plus mortelle... « Le monde ne peut plus rien offrir à l'homme angoissé », écrivait le philosophe allemand. L'aurore sinistre de cet âcre sentiment s'estompa pourtant...

Le regard noyé de l'orange paysage aux mille facettes, je voyageais chaque matin devant un tableau différent. « L'aube bouleverse les montagnes dans leurs racines » comme le fredonne un chant arabe. Tel un visage centenaire, flétri et ridé, sillonné de vagues, le désert paisible et serein sanglote pourtant aux souvenirs de sa verte couleur de prairie. L'oppressante désolation, l'austère nostalgie de ce spectacle confère à l'homme seul parmi les siens, cet espoir d'harmonie aux choses véritables... l'eau, la pierre et la rareté d'une fleur. Alors, doucement, le rêve et la méditation nous poussent au retrait intime et profond.

Puis, las de mes considérations nombrilistes, jouissant d'une peau neuve et joviale, je quittais la terre ardente et son sirocco gémissant.

Lors de mon retour en métropole, en 1928, l'échec de mon premier mariage n'était pas même une ombre de mon passé. D'ailleurs ma femme s'était remariée... tout en conservant rancune à mon égard de notre déconvenue commune. Anna me gardera toujours à l'écart de son cœur, préférant un beau-papa galant à un père si longtemps absent... Alain, quant à lui, était déjà un valeureux petit homme, voyant en moi un colon, donc un héros... *Major e longuquo reverentia* (L'éloignement augmente le prestige). Non, Alain... le véritable héros de la famille se fut toi. Mais pourquoi faut-il mourir pour être héroïque ?

Je vivais alors de quelques articles publiés ici ou là, des maigres gains de la parution d'un roman colonial à la fortune négligeable. J'avais, heureusement, un petit pécule issu de mon séjour saharien, m'évitant ainsi une misère parisienne.

Je découvris alors une occupation qui m'enjoua vraiment. Un petit jeu de gendarmes et de voleurs auquel je me livrais de bonne grâce et sans crainte, n'ayant rien à perdre, n'ayant plus d'attache. Alors que je cherchais à éditer un recueil de calligraphies et d'élégies, un certain Monsieur Jocaste me proposait de répondre à d'abondantes commandes très en vogue chez les classes les plus aisées... Il était l'un de ces lettrés touche-à-tout dévorant, pages après pages, chaque œuvre ancienne ou contemporaine... et baignait dans ce milieu littéraire auquel il avait voué son âme comme l'on donne son corps à la science.

Il s'agissait de donner corps et chair à bon nombre d'estampes et autres gravures, plutôt lestes et luxurieuses, des XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles par quelques écrits lascifs et libidineux. Ces productions licencieuses se vendaient à prix d'or sous le manteau, jusqu'en Belgique, et ce malgré la crise. J'écrivais sous le pseudonyme d'Eric de Rougemont, demeurant ainsi, de mon véritable nom, un simple auteur de seconde zone. Pris au jeu, je me jetais alors dans cette aventure. *Nulla dies sine linea* (Pas un jour sans une ligne). Et bien qu'une enquête fût menée par la Brigade de Mœurs dans le milieu littéraire, nous ne fûmes inquiétés qu'une courte nuit durant laquelle nous dûmes déménager la petite boutique de Jocaste.

Je ne renierais pas cette période. Le revenu de telles parutions améliorait mon pauvre quotidien. De plus, m'essayer à ce style frivole et vicieux m'amusait énormément. L'inspiration était aux coins de certaines rues de Paris. Il suffisait de s'y promener... et j'y allais. J'imaginai quelques bourgeois se livrer à ces lectures en société, au cours de soirées convenues, dans un salon feutré où résonneraient les douze coups de minuit... et quel dégoût aussi.

Ce dernier instinct m'empoignait constamment, rongé finalement toute volonté enchantée. Je succombais d'une nausée vicieuse, insidieuse et tellement tenace. Comme un retour de refoulé, l'appel du vide, l'écho du désert me susurrant la gloriole des uns, la futilité des autres. Ce subtil relent de sable en fond de gorge me condamnait à vomir ce quotidien taciturne. A l'approche de la trentaine, une brise de nostalgie soufflait dans mes nuits. Les questions sans réponses et les doutes insondables surgissaient à nouveau, alors que je me penchais sur mes années mortes. De vieux démons guettaient. Un doux pessimisme, hibernant jusqu'à présent, me secoua si rageusement que rien n'avait plus d'importance que ma morne personne... La vie n'avait que ce goût d'eau tiède, et plus jamais me semblait-il, elle ne rirait à mes côtés. En fait, jusqu'ici, j'avais éprouvé la disparition de quelques proches, je n'avais à aucun moment songé à la mienne... Certes, il m'arrivait fatalement de l'imaginer, mais elle conservait encore une apparence lointaine... donc incertaine. La trentaine a cette vertu d'éveiller la conscience, tout en lui laissant le temps d'en admettre le terme. Faisant ainsi face à ma mort prochaine, mon être se déchirait entre une vorace envie de vivre et l'amère frustration de la misanthropie.

Puis il y eut Marianne... La femme de ma vie.

C'est au cours de l'une de ces soirées mondaine et littéraire sans importance, où l'on se montre, se parle, se pare et se voile, qu'elle m'est apparue. Elle portait une sobre et longue robe argentée où l'homme s'égarait.

« L'amour est aveugle » dit-on communément. J'avoue avoir souffert d'une certaine myopie dès son premier regard. Oui, bien sûr, l'image est facile, voire puérile, mais tout devenait réellement flou... allures et devises se fondaient en brume diaphane et incolore. Seule dans la masse, elle demeurait intégrale... Je me jugeais à l'abri de ces réflexes d'adolescent, néanmoins j'ai senti et savouré la terrible fleur s'épanouir en mon antre... Quoi ! Le bonheur m'était encore possible ?

Son visage respirait la joie, entre sourires ingénus et regards scintillants de mille constellations. Un visage tellement frais, apaisant... De grands et larges yeux sombres que soulignait une joue pommelée de rousseurs. Elle semblait si naïve, si fragile, toujours fixant de l'œil les beaux parleurs et les prétendants qui ne manquaient pas et lui faisaient face. Comme issue d'une nativité du matin même, elle buvait chaque mot, chaque geste, paraissant s'étonner de tout. Elle se nourrissait des réflexions fusantes et formulait finalement le mot cent fois juste, avec une maestria déconcertante. Chacun était ainsi renvoyé à sa bonne place... Le plus souvent très loin.

C'est auprès du banquet, après qu'elle eut semé ses aspirants nombreux, que nous échangeâmes nos premières paroles d'un ton enjoué. Très vite, comme jaillissant de ses lèvres tendres, de sa voix claire, de ses yeux terribles, son aura m'enlaça et m'envoûtait. Dès lors, j'eus comme la certitude d'une impérieuse nécessité... le sentiment d'une inéluctabilité. Quelque chose devait arriver. En tentant de me reprendre, je l'écoutais... et le doute cuisant pesait péniblement sur mes épaules incertaines. Elle était princesse, je n'étais qu'un gueux... Chrétienne et morale, elle vivait de croyance réformée, je n'étais qu'un vulgaire païen... pornographe de surcroît, et sans la fortune, ni même la culture de certains de ses admirateurs. Dans cette vie où je la précédais de sept années, elle débordait d'espoir et d'optimisme... d'élégance aussi. Cependant, alors qu'elle s'intéressait à mon travail de chroniqueur et que nous nous asseyions au creux d'un couloir, notre conversation tournait, à mon plus grand plaisir, au plus sérieux des échanges. Marianne traçait son existence de grandes lignes directrices. Les choses étaient simples et lumineuses à ses yeux, et ne pouvaient que concilier littérature et enfants. Elle avait déjà publié quelques contes dans une revue récente. Quelle place pouvait-il y avoir pour un pouilleux de mon espèce ?

Chaque argument qu'elle développait était empreint de réalisme. Son éducation s'appuyait sur la part du rêve et l'infaillible dessein d'y accéder. A la finesse de ses traits s'ajoutait ainsi une parfaite conscience, un esprit silencieux qui, sans être terre à terre, flamboyait et flamboiera toujours, de la raison la plus pure. Pure... Ce mot l'habillait si bien.

Toujours est-il que j'eus bien de la peine à la revoir, alors qu'elle habitait mes pensées et peuplait mes nuits. A la façon de Thurandot, elle semblait clamer : « Nul jamais ne m'aura. » Provoquant l'un de ces curieux hasard par courrier interposé, je la rencontrai chez Jocaste, éditeur commun... Jamais elle n'imaginera ce dernier publiant au grand jour des contes pour enfants et autres légendes populaires, et sous le drap pourpre de la nuit des romans grivois et libertins.

Puis je dus batailler ferme de longs mois durant avant de connaître suffisamment, sans trouver le moindre défaut à l'armure, et, n'y tenant plus, lui révéler les sentiments tiraillant mes entrailles tout ce temps. Dieu que je fus lourd et pataud ce soir-là... ne trouvant aucun mot explicite, bafouillant jusqu'à son prénom. Elle savait déjà tout et s'amusait de ma nervosité, de ma maladresse... Finalement, elle dû avoir pitié de moi puisqu'elle posa son index sur ma bouche. Je lu dans ses larges yeux nacrés une majestueuse compréhension m'emplissant d'une joie de gosse... car enfin... elle ne fuyait point, ne se désolait en rien de mon affection, et je crus même percevoir une affinité naissante. J'étais simplement heureux. Heureux comme on peut l'être à l'impression de vivre l'un de ces rares instants de perfection. Le temps pouvait se figer à jamais... Tout était à sa juste place, objets et pensées. Aucun doute, aucune frayeur... rien ne pouvait troubler la seconde

idéale. Un rose blanche couronnait une petite table vêtue de mauve, où luisaient assiettes et couverts. Je me souviens si bien.

Il est probable que les jeunes générations souriraient à la vue d'un tel tableau. Pourtant, ce romantisme, ce côté fleur bleue n'étant point mon habitude, me plaçait au pied du mur si le courage venait à me manquer. Ce ne pouvait qu'être un repas d'amoureux...

Elle est ce qui arriva de mieux au cours de cette interminable vie... ma vie. Hélas ! On ne saisit vraiment l'intensité absolue, l'importance essentielle d'un proche qu'une fois perdu... Que d'années me furent nécessaires à admettre ce cruel paradoxe.

Cette comédie de la séduction se prolongea quelques mois encore... peut-être les meilleurs, tant il est vrai que les choses acquises perdent souvent saveur. Il en est ainsi des objets comme des sentiments. Alors je courais, je volais à travers Paris et ses salons, la France et ses expositions... toujours à ses côtés. Ainsi, elle ne m'oubliait pas. Mieux encore, mon absence lui devenait douloureuse. Au cours d'une promenade dans la bruine de Deauville, entre mer et casino, une soudaine éclaircie illumina la plage. Dans un nouvel et ultime élan de courage, je posais un genou dans le sable et lui demanda sa main. Le regard humide, elle tomba dans mes bras et me susurra un « oui » que je n'oublierai jamais. Et j'épousais Marianne... le cœur toujours visité de sa bonté, son image toujours présente. Loin d'elle, j'avais cette nausée que je qualifiais de mal du pays.

Retrouvant un rôle de père dès 1934, je dus limiter mes sorties, sans déplaisir cette fois. Marianne donna la vie à Henri, puis, deux années plus tard, à Clément. Me rachetant une conduite, j'abandonnais tout écrit frivole, enterrant Eric de Rougemont. Mon épouse eut alors l'idée d'un ouvrage commun. Un livre joignant nos intérêts. Les mythes et les grands récits entraient dans son domaine, et je réfléchissais alors à une étude sur la notion du secret de la Foi. Dès lors, le mystère mythologique devint notre cheval de bataille. Nous ne progressions qu'à pas lents, entre les enfants, dont nous ne voulions manquer aucune étape de la vie, et nos commandes littéraires respectives. *Que sont les dieux devenus ?* était notre titre.

Je ne lui ai pas été en tout temps loyal, c'est vrai. Aujourd'hui encore, je regrette d'avoir cherché le plaisir loin de la frontière de ses bras. Simple plaisir de chair, l'amour en moins. Marianne me regardait rentrer, sachant mon infidélité, l'œil las et triste. Et moi, justifiant mes égarements par une monstrueuse envie de vivre... L'homme est fait de contradictions.

Bien sûr, elle avait quelques secrets sans gravités, mais à force de questions, bientôt, la vérité nue pointait du puit à la simple vue de sa confusion et de son embarras... Elle mentait si mal.

Alors qu'un petit rat germanique, à la moustache fine et la mèche soignée, répandait la peste brune outre-Rhin, je fus introduit par un camarade dont le prénom m'échappe, dans le milieu contre-littéraire. Ce petit groupe, s'opposait aux règles établies, prônait la révolution, repoussait les tabous, mêlait l'impossible, recherchait l'improbable et son fondement. Oh, certes je n'étais qu'une ombre parmi ce ramassis de génie, et les quelques soirées auxquelles j'ai participé me frappaient chaque fois par leur caractère stupéfiant. La seule surprise, qui n'en était pas une, était que nous serions surpris... Un Picasso se prenait tout à coup d'affection pour un profil, et passait la nuit à le scruter, établissant une esquisse personnelle, à la fois physique et spirituelle. Eluard, Breton ou Péret se renvoyaient tour à tour les rimes les plus absurdes et inattendues, nous rendant tous hilares tant les mots s'enlaçaient avec délice...

Dans cette ambiance clandestine... vaste atelier aux rideaux et portes closes, lumière tamisée... les discussions les plus volubiles atteignaient les sommets les plus divers. Politique, art, philosophie. Je me souviens d'une nuit où chacun avait apporté son avis sur le sexe... positions favorites, sensations et descriptions. Le tout dans cette atmosphère feutrée et fermée. De cette soirée, un numéro de leur revue est né. C'est ici que reculaient les tabous, et là que brillait la révolution... et quelle révolution ! Dieu merci, ma femme ne m'a jamais suivi. Ainsi, glissant de cadavres exquis en écritures automatiques, des bistrotts de Montmartre aux montagnes russes et foraines, je côtoyais ces personnages aux noms devenus illustres... Tzara, Ponge, Ernst.

Je me souviens encore de Breton, passant près de moi sans m'apercevoir un jour, m'interpellant amicalement et bruyamment le lendemain. Il était un artiste de la plus pure souche, mais se fera piéger en devenant le « leader officiel » des Surréalistes pour l'ensemble des milieux littéraires. Lui qui se voulait un grand indésirable... Légale, la révolte s'essouffle.

Quelques années s'écoulèrent ainsi dans la paix d'un foyer enfin solide. Puis il y eu comme une odeur de soufre et de peur dans le quotidien des adultes. Les démocraties étaient bientôt au pied du mur. Bien loin de ces agitations politiques et militaires, j'ai rejoins ma petite famille pour un été 39 ensoleillé, entre Pyrénées et Méditerranée... Collioure, cité lumière. Cependant, l'abandon de la « ville aux milles clochers » et de son jeune pays aux mains gantés de noires ne pouvait augurer une longue quiétude. Surtout au regard de ce qu'il advint du traité de Versailles... Une paix moisie n'est qu'un prélude. Si je craignais la guerre, je n'imaginai pas y participer... A quelques mois près, je n'appartenais plus aux classes mobilisables. Ma famille était unie. Les abandonner m'était intolérable !

Le 2 septembre 1939, la Wehrmacht entrait en Pologne, et la France mobilisait. Tout allant toujours très vite chez les militaires, je m'éveillais sergent en station à Lille, deux jours après les adieux intimes. Un calme journalier s'installait, nous laissant sinistrement dans un quotidien martial. Courriers et jeux aidaient à passer de longues heures. Ces heures interminables apportaient chacune leur lot de rumeurs d'espionnage et de dates hostiles. Quelques parties d'échecs et de tarots ponctuaient nos tours de gardes. Des coups de feu se perdaient ici ou là... sans réponse.

Marianne, plus mère que jamais, me décrivait les progrès de nos fils. Nous échangeons aussi nos réflexions sur notre œuvre commune lors de longues pages, tel un dialogue véritable, à quelques jours d'écart.

« Il y eut soudain l'effroi, la terreur et le bruit des armes », pourrait murmurer Puccini tant la guerre porte les mêmes fardeaux. A l'aube du 10 mai, le Benelux subit le premier assaut d'une surprenante force tactique. Aussitôt mon unité, et bien d'autres, pénétraient en Belgique... et l'impensable « coup de faucille » ne tarda pas. Les panzers déferlaient, précédés du harcèlement cinglant et scindant de la Luftwaffe, soutenus pas l'infanterie. Il était évident que la vieille stratégie de guerre de position ne pouvait contenir la moindre flèche ennemie... et les quelques réactions franco-britanniques n'y changeraient rien, sinon un gain de temps... Le temps... La course contre la montre avait débuté dès l'assaut de Guderian dans les Ardennes et la rupture du front à Sedan. Rotterdam en flamme, nous recevions l'ordre de battre en retraite... mais quelle retraite ? Les soldats allemands étaient partout... La Wehrmacht courant à la mer, l'encerclement se dessinait. Il y eut alors l'opération Dynamo, préconisant l'évacuation des troupes britanniques depuis Dunkerque... Seul espace encore libre qui se réduisait telle une peau de chagrin. J'y arrivais exténué le 1<sup>er</sup> juin...

Dunkerque... La panique régnait malgré des consignes strictes. J'avais perdu tout contact avec mes gars au cours d'une attaque venue du ciel. J'errais donc en quête d'un visage connu... en vain. La ville subissait les offensives allemandes, les obus pleuvaient, arrachant des pans de murs, écrasant hommes et chevaux. Le sol était jonché de corps, de débris et de carcasses abandonnées... voitures, bus, tanks... Combien étions-nous à attendre sur ces plages crevées, alors que les descentes de stukas se multipliaient ? De longues files humaines se dessinaient sur le rivage, espérant atteindre les prochains navires anglais de tous types, venant jusqu'à nous. La Luftwaffe disposait ainsi d'un incroyable nombre de cible. Ces attaques étaient parsemées de périodes de calme, travaillant les nerfs, laissant surgir les caractères. Certains pillaient maisons et magasins à l'abandon, se chargeant d'argenterie ou de poste radiophonique. Pourtant, il y avait là comme un parfum de « drôle de guerre » malgré l'agitation... jeux de cartes et jeux d'échecs.

C'est lors de l'une de ces cruelles pauses que je rencontrais un adjudant égaré lui aussi, traînant avec lui une vieille caisse de cognac. Allongés le long d'une dune épargnée, nous avons passé de longues heures à parler des nôtres, échangeant quelques compliments quant à la beauté de

nos femmes et de nos mêmes, vestiges photographiques placés au plus près de nos cœurs. Nous avons discuté de souvenirs respectifs... les vacances et les projets que la guerre avait effacés. Cette facilité de conversation révèle toute l'incertitude dans laquelle nous étions plongées... mais ces minutes pouvaient être les dernières. Et puis... où serions-nous le lendemain ? Sûrement morts... Peut-être prisonniers, en route vers l'Allemagne... et dans le meilleur des cas en Angleterre, loin des nôtres.

Puis résonnait la sirène, et les avions allemands balayaient à nouveau le littoral... pour quelques morts de plus.

Au milieu d'hôpitaux levés à même le sable, nous tentions de bâtir quelques pontons de fortunes, poussant camions, remorques et autres matériels lourds, afin d'atteindre les embarcations britanniques... et l'orage de fer se poursuivait. Je pu embarquer, le 3 au matin, depuis la plage de Malo-les-Bains, sur un vieux bateau de pêche anglais, le « Lincoln ». Alors que la bataille aérienne faisait rage, j'ai nagé, alourdis par un uniforme sale que j'abandonnais... rangers, treillis... Autour de moi quelques nageurs disparaissaient à jamais sous l'écume. Finalement, j'arrivais torse et pieds nus sur le pont. Le capitaine manoeuvrait péniblement entre les embarcations. Destroyers et coque de noix se fafilaient entre les cadavres à la dérive et les masses métalliques n'ayant pas totalement sombrées. Tant d'obus, tant de rafales, frappaient et soulevaient la mer qu'il y avait comme une pluie permanente, un crachin morbide. Le « Lincoln » s'éloigna...

En Angleterre, sans papier, sans argent, je dormais enfin paisiblement quelques heures, dans une immense salle des fêtes aménagées en poste de secours, couvé par d'adorables nurses. Séché et sans grave blessure, je fus dirigé vers la Mission française de liaison qui, de par mon âge et ma connaissance supposée des lettres, m'orienta vers un organisme de presse plutôt que l'action armée. Un groupe de français ayant le projet de créer une petite feuille nommée « France Libre » m'accepta rapidement. Installé dans un petit hôtel de Londres, je participais ainsi au dépouillement des nouvelles venant d'outre-Manche, et présentais les dispositions officielles prises de ce côté-ci de la mer. L'appel du 18 juin fit notre premier numéro, pour un écho plus ample. Cette capitale n'avait jamais compté autant de Français dans ses rues.

Sain et sauf, toujours face à moi-même au cours de ces nuits solitaires, et méditant sur la portée des ces jours, il m'apparut que je n'avais pas vraiment réalisé l'importance de ces événements. Je les avais vécu sans prendre garde à ces nombreux macchabées, ces invalides, pourtant frère de combat, sans ouvrir les yeux sur ces éclats d'obus et ces lieux de vie éventrés. J'ai traversé ces mois sans peur réelle. Celle-ci me frappait maintenant, à l'abri de Big Ben. Peut-être étais-je trop absorbé par ma propre vie chancelante, ne tenant guère qu'aux tours du ciel. Cet égoïsme subit mais sincère cachait une sourde crainte pour les miens. Qu'auraient fait ma femme et mes enfants sans leur mari et père ? Alors j'ai fermé les yeux sans m'égarer...

Assuré de la sécurité des miens par un contact en France, je travaillais dans l'attente de la victoire des forces anglo-américaines. Victoire qui me sembla inévitable dès l'offensive nazie en U.R.S.S., terre inviolable ayant l'hiver pour alliés.

Les historiens d'aujourd'hui ne comprendront jamais ce que fut ce second conflit mondial au quotidien. Bien plus que des faits ou des pensées, la peur domina la période. Vivre la peur au ventre... Jamais les tenants d'une histoire dite scientifique et désincarnée, ne rendrons la vérité de cette frayeur permanentes. La peur pour les siens restés au loin, au cœur d'une Occupation noire et rouge, toujours plus pesante. La faim, le froid, la jalousie... Là-bas où surgissent, cohabitent et guerroient les immondes réflexes humains et le plus radieux des sacrifices.

Ce n'est qu'une dizaine de jours après la libération de Paris que je retrouvais le sol français, anxieux de revoir les miens. Prémonition paternelle ? Si Marianne, Henri et Clément avaient trouvé

refuge chez une tante, dans la région de Poitiers, j'appris le destin tragique d'Alain. Engagé en 1943 dans les F.F.I. sous le pseudonyme de Meaulnes... c'était tout lui, il adorait le roman d'Alain-Fournier... il fut foudroyé d'une balle terrible, à l'entrée du Luxembourg, aux pieds du joyeux joueur de flûte... Le sang de mon fils sur l'herbe rase, jaunie par le soleil du mois d'août... Le sang noircit d'Alain, versé au nom d'une capitale honteuse. Je n'irai plus dans ce jardin maudit. Mon enfant si vaillant, je le revois à quatre ans sur son tricycle jaune, conquérant le potager de notre maison comme on conquiert l'univers... et je m'effondre de rage, impuissant face au destin. Mon fils est mort, et moi, son père, j'étais à l'abri de l'autre côté de la Manche... Que l'idéologie et ses luttes me coûtent... au point d'en haïr l'humanité.

Jamais je n'ai autant chialé de mon existence qu'au cours de ces années 44-45. Aux joies des retrouvailles, à mon horreur intime, allait bientôt s'ajouter le dégoût et le déshonneur de l'homme... avec son grand « H » si ridicule. Recevant un courrier de Londres, alors même que l'air de Paris m'était infernal, me voici promu correspondant de guerre de la feuille britannique. Petite fuite en avant, barrant ma détresse familiale, je suivais le front de quelques jours, contant le tragique de la guerre et le recul nazi.

Tandis qu'une ultime offensive allemande échouait à Bastogne, je suivais la progression de la Division Leclerc dans sa marche vers l'est. Strasbourg libéré, et fumante encore, certains témoignages m'orientaient vers un camp de prisonniers aux allures bien plus terrifiantes que tous les mots. Le Struthof... nom sourd et déjà pesant. La route cheminait au cœur de la forêt noire, le froid vigoureusement installé laissait nos paroles s'envoler en volutes brumeuses. Le paysage enneigé que nous offraient les Vosges respirait la paix, évoquant quelques vacances d'hiver... Mais il y eut ce champ blanc, incliné, hérissé de baraquements délavés, pas plus imposants qu'une lugubre caserne. Le Struthof ne renfermait plus de prisonniers, tous évacués. Aussi, cette absence de victime et, malgré tout, la beauté du site vosgien ne laissait aucune sensation d'effroi. La porte de bois, garnie de barbelés rouillés, grinça sur ces gonds. Nous entrions dans un silence pénible, où seul le son de nos pas étouffés était source de vie. Le sinistre abandon frappait âprement aux milieux des sapins noirs, aux cimes ondulantes. Un vent hostile se faufilait entre murs et miradors. Puis nous pénétrâmes dans le plus tragique des bâtiments. Comme au plus profond d'un mauvais rêve, nous restions tour à tour face à la gueule hurlante d'un four crématoire, cylindre épouvantable aux lourds battants de fers, dont l'abîme tapissée de cendres et de suie dégageait une agreste odeur de charogne grasseuse... Plus loin, une salle vide foudroyait par une simple et unique poutre de ciment, percée de quatre crochets rouillés. On y pendait la tête en bas, puis battait les condamnés, telle une vulgaire carcasse de viande. Finalement, nous arrivions à la chambre dite de dissection où opérait et expérimentait, impassible, un certain August Hirt ... Le souvenir de cette table de marbre à l'évier obstrué me fait encore frémir...

A notre départ, la nuit était tombée, laissant libre champ à l'imagination, emplissant les sentiers vides et muets d'images et de cris d'hommes souffrants et mourants. Ces fantômes tenaces ne me lâchaient plus... Les nuits suivantes s'agitaient, les secondes sonnaient en silence attentif.

Quelques jours plus tard, l'esprit toujours endolori, je rejoignais la 7<sup>ème</sup> Armée américaine parvenu jusqu'à Munich. Là encore, quelques soldats me parlèrent d'un camp terrible tout proche... J'hésitais longuement, mais un triste sentiment de devoir me poussa sur les chemins de Dachau. L'air avait un goût de cendre. A l'approche du camp, à proximité d'un village allemand dont j'ai oublié le nom, la pâleur des visages de ces jeunes et robustes soldats me frappait. Le paysage était gris, si immobile en quelque chose de pourrie, une vapeur dérobée affleurant l'asphalte perforé...

Bientôt la lourde tour où s'accrochaient les lettres noires de Dachau nous fit face. Plus un bruit, plus de vent chassant cet embarras. Le site demeurait figé dans sa semi obscurité. A Londres, j'avais entendu des bruits, des rumeurs insistantes évoquant une « élimination » systématique. Mais comment imaginer une seule seconde ? Comment imaginer l'inimaginable ? Les mots ont de terribles limites, dans le mal comme dans l'amour. J'ai d'abord pensé qu'ils dormaient, profitant de

la récente libération pour récupérer hors des baraquements... Pourtant, l'absence de sons, de toux, de mouvements, soulignait le malsain de la scène.

J'ai pris la mort en pleine gueule... Une mort massive, préméditée, impitoyable...

Combien pouvaient-ils être ? Mille ? Cinq mille ? Le double ? Les survivants ne valaient guère plus que les morts... des êtres fantomatiques errant, lamentables, traînant des sabots et des guenilles pris aux dépouilles. Des squelettes à bouche ouverte, gonflant péniblement leur torse osseux... leurs côtes se soulevant et se rabattant frénétiquement, comme à bout de souffle. Les froques trop grands semblaient glisser sur la terre indignée, souillée à force de douleur et de sang. Un cri constant nous frappait les tympan, malgré ce sourd silence. Et toujours ces ombres glissantes au long des allées. Un enfant malingre et sans nom pressant un cadavre aux tâches de mort... ma gorge brûlait sous l'assaut du suc digestif... Et ces visages sans expression. Les joues rongées par la faim, les yeux rougis de maladies, le corps blessé de sévices et de vermine. Ombres et cadavres cohabitaient... les premiers retrouveraient bientôt les seconds... Une porte s'ouvrait sur un charnier de corps démembrés d'où surgissaient, au détour d'un coude et d'un pied, un visage penché aux yeux blancs, aux lèvres arrachées. Et ma langue crépita au passage de l'âpre acide né de mon antre... L'amère en bouche, le regard et l'odorat à jamais souillés d'enfers... Ces chairs sèches et flasques se répandaient en amas putride, voués à la pédagogie avant de rejoindre ces nombreuses et vastes fosses anonymes.

Ils ont creusés... balancés et entassés les cadavres flétris. Comment décrire l'indicible ? Hommes, femmes et enfants sans nom, mêlés à jamais, joues contre joues, les uns sur les autres en un monstre informe... J'en ressens l'odeur terreuse de pourriture, portant le cœur au sol. La glèbe luisait d'une myriade de grains clairs. La terre noire crissait sous nos pas. Ce n'est que gravement que l'inavouable vérité se fit connaître... Cette clarté au sol, cette lueur étrange et foulée ne devait rien au mica. Ces éclats d'ossements pulvérisés, pilés... crachés en poussières par ces hautes cheminées... canons pointant les cieux. Quelle flamme brûla ici ? La fragrance pénétrante du soufre pesait en permanente stupeur. Le feu volé aux dieux, mué en arme infâme, avait assassiné sans trace quelques centaines de milliers d'âmes, comme l'on décime une forêt... égorge un seul homme. Imaginé l'insoutenable... L'humanité à genou, pleurant sa part abandonnée aux affres... Une nouvelle vague racla ma gorge et déborda mes lèvres... Combien de fois ai-je ainsi vomis ces folies, ces odeurs... et ce cri aphone ? Le temps ne compte plus... le Malin l'a dépecé.

Jamais plus une certaine frayeur, une certaine répugnance ne quittera mon visage, malgré Marianne et mes fils. Bien des années me furent nécessaires à retrouver un sentier de vie, une espérance. Bien longtemps j'ai rejeté la peau si blanche de mon épouse et les câlins de mes enfants, ne voyant en eux que les cadavres qu'ils seront.

Puis la guerre s'est achevée... Une forme d'insouciance, une volonté d'oubli me rendaient délétère l'air de l'Europe. La fétide et implacable machine à tuer me torturait l'esprit. J'étais comme imbibé, souillé... contraint de porter un fardeau plus ou moins conscient. Je me sentais si seul dans cette douleur... N'en pouvant plus de ces visions qui hantaient mes nuits, rejetant mes proches et leur trop courte mémoire, je fuyais de nouveau... Comment leur en vouloir ? Mes mots n'avaient aucun sens et mes photos étaient censurées. Ils ne pouvaient comprendre.

Insupportable et insupporté, j'ai alors traversé le monde sur un coup de tête... un intense besoin de respirer au loin... plus loin encore. *Ira brevis furor est* (La colère est une courte folie). Embarquant sur le navire « Bonne-Mère », je rejoignais cette France si lointaine. Toujours au nom de cette mission humaniste et civilisatrice à laquelle je ne croyais pourtant plus...

Indochine...Du Golfe du Siam au Fleuve Rouge... de la gueule du Dragon, refuge de bateliers, aux mandarins de roc, gardiens des temples, j'ai traversé bien des villages... sillonné

autant de paysages. La Baie d'Along d'où s'élèvent tant de cimes constellant les flots telle la mâchoire difforme d'un monstre marin... Les Tours d'Angkor Vat dardant les cieux, pareil au mont Méru, Olympe himalayen.

Puis vint la mauvaise saison. Je posais mon balluchon dans un petit village au nom imprononçable, mais dont la traduction signifiait « A l'abri des feuilles ». Voilà qui me convenait.

*Carpe Diem* (Mettre à profit le jour présent). J'aidais au travail de la terre, apprenant les méthodes de ce peuple de la rizière. Je donnais aussi quelques cours aux gosses que ma présence fascinait, racontant la France et sa langue, la littérature et mes voyages... D'une misère et d'un délaissement frappant, de nombreux enfants remplissaient ma « salle de classe » si exiguë, ouverte aux dieux des vents... un simple toit de latte déposé sur six piliers de pierre.

La mousson fut terrible en ce mois de septembre 45. La pluie était incessante et la chaleur constante. Les pieds dans la boue, le corps trempé de moiteur, je souffrais d'une étrange fièvre, et de rêves voisins de la folie... De nombreux visages et souvenirs me hantaient. Aussi, bien qu'adepte de cette solitude voulue de tout mon être, ayant rompu bien des amarres familiales et amicales, un matin de novembre me réveilla fragile et vulnérable. A la suite d'une de ces nuits cruelles où l'inconscient vient agiter et tourmenter ce que l'on imagine être une nécessité. J'ouvrais donc les yeux au bout du monde, loin de tous, avec cet amer besoin de les revoir tous. Les journées passèrent et je demeurais assis aux pieds d'un jeune banian, me torturant inutilement l'esprit, incapable de réflexion sans revenir aux absents. Je n'eus guère le temps de me lamenter... Si je ne pouvais agir par moi-même, les événements allaient le faire pour moi.

« A présent, la menace est vêtue de rouge », me disaient les uns... « Nous sommes trop différents pour être du même peuple », me disaient les autres. L'idéologie fut le mal du siècle. Les armes... toujours les armes. La fièvre s'emparait de quelques hommes et je quittais sans regret ce village où je n'étais plus qu'un Français... un espion... un ennemi...

*Vae Soli !* (Malheur à l'homme seul !) Et la guerre me rattrapa.

Si je puis me permettre ici quelques considérations philosophiques, éclairant une pensée n'ayant guère évolué depuis l'après-guerre, je dirais que les mouvements de décolonisations frappant les empires, dont celui de la France, sont chacune des révolutions dignes de celle de 1789, car reflets des volontés populaires profondes.

L'Occident possédait-il le monopole du progrès ? La notion même d'évolution vers un mieux est inhérente à chaque culture... Toute civilisation poussée par l'opiniâtreté humaine, se développe selon son histoire unique, ses traditions propres.

Aussi, la société occidentale connaissant un développement certain, n'a aucun droit, au nom de l'égalité des peuples, d'imposer un progrès particulier, un progrès qui est le sien... auquel cas il ne s'agirait point, ou plutôt il ne s'agissait pas de développement, mais bien d'occidentalisation, voire d'assimilation... barbarismes tellement révélateurs.

Que les peuples se lèvent et luttent pour un changement véritable, issus de leurs racines, quitte à verser le sang... comment s'y opposer alors que l'histoire de notre propre nation ne s'écoule que d'une idée et d'une réalité si proche de leur combat. Il était temps pour ses peuples de grandir seuls. Les colons ont simplement fourni le ciment essentiel, à savoir un ennemi commun, face auquel la masse se fédère, s'unie et finalement se soulève.

Je regagnais la métropole avant l'arrivée des troupes françaises. Soulagé de quitter ce futur champ de bataille, je pensais tristement à ces enfants qui écoutaient mes histoires... soldats en puissances, morts en sursis. Mais je retrouvais les miens. Marianne m'ouvra ses bras et son sourire ému ralluma en moi une flamme depuis longtemps vacillante, un espoir autrefois flétri. Clément travaillait pour un journal économique et ses chroniques faisaient de nombreux adeptes. Ses mots étaient lus et écoutés par de nombreux rentiers. Henri, quant à lui, préférait la mécanique. Lui le lunaire, matérialisait ainsi ses rêves. Il améliora notre quotidien de biens des merveilles... télévision, grille-pain, radiateur... Il était plutôt doué.

Dégagé de tous travaux, de toutes contraintes, nous vivions de quelques placements efficaces et opportuns, conseillés par Clément. La retraite laisse enfin le temps de regarder autour de soi, sans crainte ni peur. Marianne et moi avons alors découvert les régions de notre pays. Landes et menhirs bretons, volcans assoupis et fromages d'Auvergne, vignobles et pins charentais.

Mais la vie, se poursuivant pour certains, condamne les survivants à l'absence des autres...

27 mai 1962. Le téléphone résonna tôt ce matin-là, ne présageant rien de bon...

Henri, le premier enfant que me donna Marianne, aimait à piloter un vieux coucou de la Grande Guerre rebaptisé « Le Bel Icare ». Il avait acheté d'occasion ce Nieuport XI qu'il avait ravaudé de ses mains, planche après planche. Sa passion l'emportait sur tout et tous. Il volait... simplement. Il était un enfant très calme, toujours le nez en l'air, distrait et souriant. Je me souviens de sa grande peur et de ses grosses larmes au tumulte sourd et à l'apparition de son premier engin volant... Quel volatile, sinon maléfique et affamé pouvait faire autant de bruit ? Beaucoup d'oiseaux sur ses dessins côtoyaient un Guynemer sans adversaire, bercé de nuages diluant un ciel profondément bleu.

A bord de son avion aux dimensions si réduites, il remporta bon nombre de prix, de concours. Son bureau brillait de coupes et de médailles... vitesse, rallyes et traversées. « Le Bel Icare », bientôt réputé, donnait des ailes à cet enfant tombé du ciel, égaré sur terre.

Très proche de son demi-frère Alain, ils formaient un duo de redoutables teignes. Aussi, à la disparition de mon premier fils, Henri s'enferma dans son univers éthéré. Je me souviens d'une réflexion qu'il fit lors de l'oraison funèbre d'Alain... Il me dit tout bas que son demi-frère était tombé comme il l'avait toujours voulu, dans l'action, en première ligne... dans les flammes de sa vertu la plus fidèle, se battant pour tout ce que sa vie représentait, car dans le fond, la France occupée était à l'image de sa famille divisée. Sa libération était la notre, signifiant nos retrouvailles et le retour à ses souvenirs... Puis Henri continua, plus bas encore... comme pour lui-même, que sa cause à lui était l'horizon... un nuage pour sépulture en guise d'ultime volonté.

« Le Bel Icare », malgré toute l'attention portée, le trahit ce matin-là. Alors qu'il survolait les falaises, un câble latéral se détendit brutalement, entraînant une aile gauche du biplan... L'avion s'abîma au large d'Etretat. Seuls quelques morceaux de l'appareil ont atteint le rivage...

Dès lors, après de nouvelles et accablantes funérailles, ne croyant plus en l'homme, n'espérant plus rien d'un Dieu, n'attendant pas plus du destin, mon épouse et moi décidions de nous retirer du grand jeu de la vie. Quittant Paris pour une localité à notre mesure, nous avons gagné le grand sud et ce petit village perché, au délicieux nom de La Cadière-d'Azur. Là, nous attendions patiemment la grande faucheuse... sans pour autant s'en préoccuper.

1969... Mort de De Gaulle. J'eus alors cette vertigineuse et sereine pensée que j'appartenais à la génération suivante. Au long de mon existence, j'aurais pu mourir mille fois, j'aurais du crever cent fois. *Mors ultima ratio*. (La mort est la raison finale de tout). Mais là, aucune Providence ne pourrait intervenir, et quand bien même, le voudrais-je vraiment ? Il fut difficile, mais sage me semble-t-il, d'évoquer ce proche avenir avec les miens. Clément, après l'achat d'une splendide maison à Collioure, s'occupa de cette affaire si apaisante à mes yeux.

Ma dernière volonté réside en quelques mots, gravés en lettres dorées sur le marbre noir. Mon épitaphe dira :

« J'ai vu changer le siècle et périr les miens,  
J'ai aimé la vie, je la perds enfin... »  
1900 – 199...

Ces réflexions, absurdes selon mon épouse, la plaçaient devant des lendemains de solitude. Dès lors, ses regards se fixaient longuement sur mon visage fatigué... j'y lisais tant d'amour et d'anxiété. Mais la vie réserve toujours de mauvais tours...

Marianne... Ainsi que l'amour, tu m'as appris la mort... Alors que la maladie te rongait lentement, tu m'as décrits l'apparition funeste de celle qui t'accompagnait désormais. D'abord une lumière froide, fluide et opaque... puis une forme se précisant toujours davantage. Tu es partie si vite. Dieu merci, j'eus le temps de te dire combien je t'aimais... combien je t'aime.

A présent, ta compagne est à mes côtés, marchant avec moi... je la reconnais. Ce fut d'abord cette même clarté fade, se cristallisant peu à peu en une forme magnifique. Bien loin du crâne perçant un suaire d'une faux, elle se tient assise devant moi en illusion romantique, et me fixe d'un œil obscur ne devant rien à la vie. Le vent ne soulève point ses cheveux ténébreux, la chaleur ne rougit pas sa joue pâle. Elle demeure là, impassible... immobile dans un somptueux tailleur ombreux aux couleurs ondoyantes. Une mort moderne. D'un battement de mon regard, elle s'éclipse jusqu'au lendemain. Elle guette ma faiblesse...

Mais aujourd'hui, sage et silencieuse, charmante et envoûtante, elle me fixe plus profondément. Il me semble percevoir son parfum... arôme d'enfance, éveillant mes sens et mes souvenirs... Alors ma vie défile.

En ce jour, elle ne se retire pas. Les enfants jouent, elle me considère sans un mot. Ai-je dit adieu à ceux que j'aime ? La voici qui se lève... s'élève en souplesse. Dieu que la mort est belle. D'un geste lent, dépourvu de pesanteur, elle m'invite à sa suite...

Je ne résiste pas au désir d'une nouvelle fuite...

*Vulnerant omnes, ultima necat...* (Toutes blessent, la dernière tue).

28 novembre 1997